

Mort
d'un philosophe

DU MÊME AUTEUR

L'Utopie Beaubourg, vingt ans après
BPI Centre Pompidou, 1996

De l'art à l'œuvre
L'Harmattan, 1999

La Beauté des mortels
Desclée de Brouwer, 2011

L'Épreuve du temps
Le Cercle Herméneutique, 2016

Ulysse ou la métamorphose
Kimé, 2020

32 grammes de pensée
Coauteur
Médiapop, 2020

Mort d'un philosophe

Jean Lauxerois

I

**Des chemins qui ne mènent
nulle part**

**Cimetière du Père-Lachaise,
mardi 12 janvier 1999, 15 heures**

« Cher Stanley, toi dont la pensée était hantée par l'idée de la mort, voici que la mort t'a rejoint. Et nous qui sommes ici rassemblés pour te dire adieu, nous qui t'aimions et t'admirions, nous sommes tous dans le chagrin d'avoir perdu notre ami.

Oui, chacun de nous, à sa façon, était ton ami. Chacun de nous, avec toi, avait son amitié singulière, ses tête-à-tête, son dialogue, ses déjeuners rituels, dont nous nous faisons une joie, parce que nous savions que c'était une chance de t'avoir un jour rencontré, et de te retrouver dans la fidélité, au fil des jours et des années.

Stanley, nous aimions ta présence, si magnétique. Tu étais pour nous un homme d'énigme et d'abîme, qui avait l'expérience des gouffres, tel le nageur audacieux que tu avais toujours été. Nous aimions ton art très grec de côtoyer le chaos primordial.

Et nous admirions en toi l'homme de résistance, qui avait combattu les armes à la main pendant sa jeunesse, autant que l'homme d'exigence, qui, dans ces temps d'insignifiance, refusait toute vanité et toute concession. Tu avais même choisi de tourner le dos à cette époque

dont tu méprisais l'abaissement, pour te consacrer entièrement au travail de la pensée, une pensée que tu voulais radicale, hautaine, sobre, tragique et solaire.

Stanley, nous avons perdu ton altitude, ta rigueur, ta gravité exquise. Et nous avons perdu avec toi l'ami le plus amical, car jamais, dans ta solitude même, tu n'avais manqué à l'amitié, montrant toujours simplicité dans la profondeur, bienveillance dans le détachement.

Et si tu demeures désormais présent parmi nous, c'est que ta vie et ton œuvre nous ont appris le sens véritable de l'amitié. "Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant", écrit Montaigne évoquant la mort de La Boétie. Et il ajoute : "Notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus purement sienne que celle de l'affection et de l'amitié."

Ainsi ton amitié incitait chacun de nous à chercher la voie de son accomplissement. Grâce à toi, nous comprenons mieux pourquoi Hölderlin estime que l'appel de l'ami est indispensable pour trouver le chemin de soi, à l'unisson du monde auquel tu tentais toi aussi de t'accorder.

Ce chemin, c'est celui de ceux que les Grecs appelaient les mortels. Dans le sillage d'Héraclite et des Tragiques grecs, Stanley pensait l'amitié dans la relation avec la mort, pour la situer au cœur de l'expérience de la vie. Il faut pressentir, disais-tu, que nous sommes déjà morts et que nous n'avons plus rien à perdre : c'est notre force et notre grandeur – une promesse d'intensité.

Ainsi la douleur d'avoir perdu notre ami doit maintenant nous inciter à être à la hauteur de l'endurance dont témoignent sa vie et sa pensée. À nous désormais d'apprendre que nous sommes le simple "rêve d'une ombre", dirait Pindare.

Comme nous aimerions, Stanley, que tu nous apparaises encore, tel Patrocle à Achille, ombre vivante parmi les ombres, pour nous dire un mot, un dernier mot ! Pourtant, nous savons bien que nous n'aurons plus désormais que le sillage de ta présence, évanouie comme une ombre légère. Mais sache que jamais cette ombre ne nous quittera, parce que chacun de nous la garde fidèlement au plus profond de soi. »

*

La vie de Stanley Karagiannis s'était donc arrêtée là, sous un ciel de suie, dans cette tourmente de neige qui enveloppait Paris depuis quelques heures, une neige qui recouvrait déjà les allées du cimetière, les sépultures et les fleurs.

J'avais été chargé de prononcer cet éloge funèbre, devant une centaine de personnes, transies de froid, qui s'étaient rapidement égaillées pour aller se réchauffer dans les cafés les plus proches.

À côté du cercueil, posé noir devant le trou béant, un malaise m'avait pris, grandissant au fil des minutes. C'était comme un lent vertige. Il y avait les larmes,

l'émotion, le gel et le vent, ma voix qui s'étranglait. Je lisais de plus en plus mal mon papier, dont l'encre s'effaçait sous les flocons. Mais il y avait surtout cet œil qui me fixait obstinément, l'œil sombre de Dorothée, la dernière compagne de Stanley. Sous ce regard amer, j'avais compris qu'une page se tournait déjà. Dorothée m'en voulait, je l'avais immédiatement senti. Elle m'avait laissé le soin d'évoquer la figure de son cher Stanley dans ce moment ultime, mais elle le regrettait déjà, car enfin, qui mieux qu'elle pouvait parler de Stanley? Cet homme auquel elle avait voulu s'identifier à tout prix, il était à elle, et à personne d'autre. La veuve, c'était elle. Il fallait qu'on se le tienne pour dit, moi le premier.

Mais mon vertige avait d'autres raisons. Elles tenaient à Stanley lui-même. Notre amitié avait été véritable, profonde sans doute, et très récemment encore, il avait pris le temps de me dire combien cette amitié comptait pour lui, combien j'étais même celui qui l'avait le mieux compris, lui et sa pensée. Mais depuis plusieurs mois, je trouvais que Stanley s'éloignait, j'avais l'impression diffuse qu'une ombre flottait autour de lui, comme s'il était physiquement enveloppé d'un brouillard qui me le dérobaient. Était-ce le simple pressentiment de sa disparition?

Il y avait même beaucoup plus, bien plus que l'émotion qui m'avait submergé devant le cercueil, plus que le simple désarroi dans lequel sa mort me laissait. Je ressentais de la honte. J'avais honte des mots que j'avais prononcés au cimetière, honte de cet hommage prétentieux, boursoufflé.

Au nom de quoi avais-je pu me croire autorisé à parler de Stanley Karagiannis comme je l'avais fait? Comment prétendre être l'ami d'un homme dont j'étais le premier à savoir qu'il m'échappait, autant qu'il échappait, sans aucun doute, à tous ceux qui le fréquentaient et qui l'aimaient? Sans se l'avouer ouvertement, chacun devait bien reconnaître que notre ami était une énigme vivante. J'aurais dû être plus honnête, et dire simplement combien Stanley m'apparaissait toujours plus lointain, toujours plus opaque...

Bien sûr, il y avait eu cette biographie récemment publiée, *Stanley Karagiannis, une vie, une pensée*, mais tout le monde savait que Stanley l'avait entièrement contrôlée, qu'il n'avait pas laissé la moindre liberté à son malheureux biographe, asservi à la vérité qui lui avait été imposée. Il en était sorti un livre morne, fade, platement objectif, et finalement faux, comme le sont la plupart des biographies, genre dont Stanley, d'ailleurs, se défiait par principe, et dont il se moquait même ouvertement parce qu'il le méprisait. Alors comment avais-je pu être assez lâche pour entrer à mon tour dans le bal des faussaires et me résoudre à l'imposture? Le peu que je savais de sa vie, qu'il m'en ait fait spontanément la rare confidence ou que d'autres m'en aient rapporté certains épisodes, ne me permettait vraiment pas de dire que je connaissais Stanley Karagiannis.

D'ailleurs, lui-même entretenait toujours le flou. Non, peut-être, sans un malin plaisir. Il avait choisi

définitivement de tenir sa pensée loin de sa vie, et même loin de la vie en général. Sa pensée, il la voulait pure, absolue, et elle aurait pu être désincarnée si elle n'avait été habitée d'un feu vivant qui la nourrissait. C'est précisément à cause de cette exigence que son œuvre avait eu du mal à trouver un grand nombre de lecteurs. Cette pensée âpre, que Stanley voulait détachée des contingences du monde, avait fini par être trop obsédée d'elle-même, presque autarcique. Elle en devenait obscure à force d'altitude et d'air raréfié.

J'avais donc fait l'éloge d'un homme dont je pensais sincèrement être l'ami, mais dont j'ignorais l'être véritable, et d'un penseur dont je n'étais pas franchement sûr qu'il passerait à la postérité. Au fond, je n'avais été peut-être que la première victime de la séduction de Stanley, dont je devais reconnaître aussi qu'il avait toujours eu l'art de s'entourer, de choisir ses amis, et même de ménager ses thuriféraires possibles.

Mais quel était son sentiment véritable sur chacun de nous ? À mon sujet, personne ne m'avait jamais rapporté, de sa bouche, le moindre mot négatif ou critique, mais qui sait s'il ne pensait pas de moi autant de mal qu'il lui arrivait parfois d'en dire de Dorothee ? Peu de gens trouvaient grâce aux yeux de Stanley, notamment la plupart des intellectuels contemporains, qu'il avait tous à peu près connus dans ce demi-siècle, et qu'il adorait démolir d'une formule sèche ou détruire d'un mot terrible. Alors nous pouvions tous avoir de bonnes

raisons de nous demander quel était le jugement de Stanley sur ceux qui se prétendaient ses amis.

Dans la nuit qui suivit l'enterrement, toutes les images que je gardais de lui passaient et repassaient devant mes yeux en continu. Je revoyais tous les moments que nous avions partagés, parfois jusqu'à la connivence, du moins je le croyais, mais rien ne me rassurait vraiment. Je repensais à toutes les époques qu'il avait traversées, à toutes les vies qu'il avait menées, aux années anciennes durant lesquelles je ne l'avais pas connu, et dont j'avais appris, par bribes incertaines, qu'elles avaient été riches en aventures, en batailles, en femmes, en vicissitudes...

Et je me disais que, décidément, la vie de Stanley K. était un tissu inextricable d'opacités multipliées, un jeu d'ombres que projetait la lanterne magique de son destin. Jusqu'à cette mort inattendue. Accidentelle sans doute. Mais qui me laissait presque aussi perplexe que son existence entière.